

AMADY NDAO

CE QUI  
NOUS RESTE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521431

Dépôt légal : février 2026

Rien, absolument rien, ne semblait pouvoir nous séparer. Ni le temps qui s'effiloçait, ni les silences trop longs, ni même cette rupture que d'autres auraient jugée définitive. Elle n'était pas une fin, seulement une parenthèse – douloureuse, certes, mais incapable de briser ce que nous étions. C'était étrange, presque irrationnel : malgré les cris, les absences, les murs dressés entre nous, quelque chose persistait. Une sorte de fidélité muette, têtue, enracinée plus profondément que le doute. Nous étions séparés, peut-être, mais jamais désunis.

Prologue – Avant il y avait Kimi.

Il se souvenait encore du goût du chaos.

Kimi avait cette manière de tout faire vaciller autour d'elle. Elle entrait dans une pièce comme un orage d'été : trop belle, trop brillante, trop imprévisible. Et Micky, dans son besoin de sentir le monde brûler un peu, avait été immédiatement happé.

Ils s'étaient aimés avec la rage de ceux qui refusent l'équilibre. Des nuits entières à refaire le monde, à s'embrasser pour oublier les cris de la veille, à se déchirer pour mieux se recoller. Micky n'avait jamais su s'il la désirait ou s'il voulait disparaître en elle.

Kimi le connaissait par cœur, c'était bien là le piège. Elle savait trouver la faille et s'y glisser, comme l'eau sous une porte. Parfois, elle pleurait sans prévenir, s'excusait, lui murmurait qu'il était le seul à la comprendre. D'autres fois, elle disparaissait deux jours, revenait les yeux brillant d'histoires floues et de promesses vides.

Il croyait que c'était ça, l'amour. L'intensité. Le vertige. La dépendance camouflée en passion.

Jusqu'au jour où, au milieu d'une dispute de plus, il n'a plus reconnu sa propre voix. Il s'était vu, les poings serrés, le cœur

vidé, et il avait compris : il n'aimait plus, il s'accrochait. À un fantôme. À une illusion. À la peur de rester seul.

Alors il était parti. Sans fracas. Juste une porte qui se referme un matin de pluie.

Et quelque part, sur cette route brumeuse qu'il prenait sans destination, Estelle finirait par surgir.

Mais il ne le savait pas encore.

## Prologue – L'océan en lui

Le chagrin est comme un océan sombre qui peut engloutir chacun d'entre nous.

Micky l'avait appris à ses dépens.

Quand il avait quitté Kimi, ce n'était pas la liberté qui l'avait accueilli à la porte, mais un silence épais, presque liquide. Un silence qui prenait place dans chaque recoin de ses journées, qui remplissait son lit vide, sa tasse de café, ses trajets sans destination.

Il croyait que partir suffirait. Que mettre de la distance entre eux serait un remède. Mais le vrai poison, ce n'était pas elle. C'était ce qu'elle avait réveillé en lui : l'angoisse d'être insuffisant, le besoin d'être désiré même au prix de l'effondrement. Elle avait ouvert une faille, et maintenant, il se noyait dedans.

Il se souvenait de certaines nuits où Kimi pleurait contre sa poitrine, sans explication. D'autres, où elle hurlait qu'il ne comprenait rien, qu'il n'était qu'un écho parmi d'autres dans sa vie. Il encaissait, essayait, restait. Par loyauté ? Par amour ? Par fatigue ? Il ne savait plus.

Parfois, il rêvait encore d'elle. De son rire, de ses yeux qu'elle fermait toujours trop fort quand elle embrassait. Mais au réveil, ce n'était jamais elle qui lui manquait. C'était le mirage de ce qu'ils auraient pu être. Une version d'eux qui n'avait jamais existé.

Alors Micky s'était réfugié dans les ruelles de la ville, dans les cafés où personne ne le connaissait, dans les musiques sans paroles, dans les longues balades sans but. Il écrivait des débuts de lettres qu'il n'envoyait jamais. À elle. À lui-même. À ce qu'il essayait d'enterrer.

Et chaque jour, il apprenait à respirer un peu mieux.

Un peu moins sous l'eau.

Un peu plus vivant.

C'est dans cette faille encore ouverte, dans cette lumière à peine revenue, qu'un jour, le regard d'Estelle croiserait le sien.  
Sans promesse.  
Sans bruit.  
Mais avec cette étincelle étrange... celle qui ne fait pas chavirer – celle qui ancre.

– Le lent travail de la lumière

Les semaines qui suivirent, la rupture n'avait pas de contours.

Micky vivait dans une sorte de gris constant, comme si les couleurs du monde s'étaient effacées avec elle.

Le matin, il se levait sans envie, par automatisme. Il ne mangeait presque pas. Parfois, il restait des heures à fixer le plafond. Il écoutait le bruit des voitures dehors, des pas dans l'escalier, des voix étouffées derrière les murs – tout ce qui continuait à vivre sans lui.

Le monde avait tourné la page. Pas lui.

Il avait tenté de s'entourer, mais il ne parlait pas. Quand ses amis lui demandaient : « Tu tiens le coup ? », il répondait avec ce petit sourire faux qu'on offre pour éviter les questions. Il n'avait pas les mots, ou peut-être avait-il trop honte de ce qu'il avait laissé faire.

Car le plus difficile, ce n'était pas l'absence de Kimi.

C'était de se regarder en face.

De voir à quel point il s'était abandonné dans cette histoire, à quel point il avait confondu amour et emprise, passion et perte.

Un soir de février, seul dans son petit appartement, il s'était effondré. Pour de vrai. Pas une larme discrète. Non. Un sanglot, nu, irrépressible. Comme si le chagrin, retenu trop longtemps, avait rompu les digues. Il s'était laissé couler, jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Puis le silence.

Ce soir-là, quelque chose avait changé.

Pas une révélation. Pas une guérison. Mais une fracture nette entre le lui d'avant... et celui qui venait de toucher le fond. À partir de là, chaque geste devint un choix : sortir marcher, s'acheter un carnet, repeindre le coin du salon, répondre à un appel.

Le vide n'était plus une menace.

C'était un terrain.

Petit à petit, Micky réapprenait. À être seul. À ne pas fuir. À respirer dans un lit froid sans paniquer. À sourire sans se justifier.

Et c'est dans cet état d'ouverture fragile, un soir où il s'était assis seul sur un banc, les mains dans les poches, le cœur calme...

... qu'il vit Estelle.

Elle ressemblait à un apaisement.

Flash-back – L'ombre au creux des draps

Avec Kimi, l'intimité n'était jamais simple.

Elle était torride, excessive, instable – un miroir de leur relation.

Ils se dévoraient plus qu'ils ne s'aimaient.

C'était un besoin, pas une offrande. Un soulagement, pas une célébration.

Les nuits commençaient souvent par une dispute.

Un mot mal placé. Une jalousie soudaine. Un regard interprété.

Et puis, au bord du gouffre, comme à chaque fois, leurs corps reprenaient le pouvoir. Ils s'attrapaient avec urgence, s'embrassaient à la limite de la violence, comme s'ils pouvaient étouffer leur mal-être sous la sueur, les gémissements, les morsures.

Kimi se glissait sur lui avec une aisance troublante, comme si elle connaissait chaque repli de son corps mieux que lui-même. Elle l'enveloppait, l'enfermait dans sa chaleur, dans son parfum un peu entêtant de vanille et de désordre. Micky s'y abandonnait, parce qu'il ne savait pas dire non, parce qu'il avait besoin d'exister dans ses bras, même temporairement.

Mais une fois le souffle retombé, une fois les draps froissés et les corps apaisés, il y avait toujours ce vide.

Un silence trop lourd.

Un regard fuyant.

Une distance nue, plus tranchante encore que le désir.

Kimi se levait souvent sans un mot, allait fumer nue à la fenêtre, l'épaule nue contre le froid de la nuit. Micky, lui, restait allongé, les bras ouverts vers un espace qu'elle n'occupait déjà plus.

Il s'était souvent demandé s'ils faisaient l'amour ou la guerre.

Chaque étreinte était une tentative de réparer ce qu'ils ne pouvaient pas nommer.

Mais rien ne tenait. Tout glissait.

Et pourtant, ils recommençaient. Encore. Et encore.

Jusqu'à ce qu'il comprenne, trop tard, que l'amour ne doit pas faire saigner.

Et que même les baisers les plus brûlants peuvent devenir des chaînes.

### Chapitre noir – Ce qui ressemble à de l'amour

Kimi avait cette manière de revenir juste au moment où Micky commençait à aller mieux.

Elle connaissait ses failles. Elle savait où appuyer, comment le faire vaciller. Une photo envoyée tard dans la nuit, un « tu me manques » qui sonnait presque vrai. Une voix douce au téléphone, empreinte de cette fragilité qu'elle ne montrait qu'à lui – ou qu'il croyait exclusive.

Et lui, chaque fois, y retournait.

Pas par espoir.

Par fatigue.

Parce que l'absence de Kimi était plus bruyante encore que sa présence.

Quand elle débarquait chez lui, souvent sans prévenir, c'était avec cette même énergie trouble : les yeux brillants, les gestes tendres mais nerveux. Elle déposait ses clefs sur la table comme si elle n'était jamais partie. Enfilait une de ses chemises. Se glissait dans son lit. Et lui, incapable de dire non, ouvrait les bras. Puis les jambes. Puis le cœur – à nouveau.

Ils s'aimaient à la manière de ceux qui ne savent pas s'aimer : avec l'angoisse au ventre, avec les doigts trop accrochés, avec le besoin de posséder pour ne pas être quitté.

Kimi lui disait parfois, dans un souffle :

— T'es le seul qui me comprenne.

Et Micky, naïvement, voulait le croire. Il voulait croire qu'il était indispensable à quelqu'un. Même si ce quelqu'un le vidait lentement de lui-même.

Leur histoire n'évoluait pas. Elle tournait. Comme une danse macabre où chaque pas les ramenait au même endroit :

la brûlure du manque. Ils se retrouvaient. Se consumaient. Se fuyaient. Et recommençaient.

Jusqu'au jour où même les baisers de Kimi n'avaient plus le goût de promesse.

Jusqu'au jour où Micky s'était vu dans le miroir, après une nuit avec elle, les yeux cernés, le torse marqué, et s'était demandé :

*Qui suis-je en train de devenir ?*

La réponse était silencieuse.

Elle pesait lourd.

Et c'est ce jour-là, sans fracas, sans cris, que la rupture avait vraiment commencé.

Pas le jour où ils s'étaient dit adieu.

Mais celui où il avait commencé à dire non.

Même doucement. Même intérieurement

Je me souviens encore du dernier soir. Il pleuvait sans relâche, comme si le ciel lui-même tentait de noyer les mots que nous n'arrivions plus à dire. Elle était debout, là, dans l'encadrement de la porte, tremblante mais droite, comme si chaque fibre de son être hésitait entre fuir ou rester. J'ai voulu parler, lui dire que je comprenais, que parfois l'amour ne suffit pas à effacer les blessures. Mais ma gorge s'est serrée. Et elle est partie, sans un mot.

Et pourtant, à l'instant même où le vide s'est refermé derrière elle, j'ai su que ce n'était pas un adieu. Il y avait, entre nous, quelque chose d'inconsolable et de fidèle. Une mémoire du corps. Une promesse que ni la distance ni le silence ne pouvaient trahir.

C'était un matin de mai, je crois. Un de ces jours où l'air sentait la lumière, où tout paraissait possible. Elle riait. Ce rire – comment l'oublier ? – avait cette façon de surgir de sa gorge comme une évidence, clair, libre, un peu moqueur. Nous étions assis sur les marches de l'ancienne bibliothèque, un café tiède entre les mains, à refaire le monde comme s'il nous appartenait.

Elle parlait vite, les mains agitées, les yeux brillants d'idées qu'elle n'avait pas encore mises en mots. Moi, je l'écoutais, ébloui. Ce n'était pas tant ce qu'elle disait que la manière dont elle existait dans l'instant, comme si elle avait fait la paix avec le chaos. Elle vivait avec une intensité qui brûlait doucement les jours – et j'y trouvais refuge.

Je crois que c'est ce matin-là que je suis tombé amoureux, sans même m'en rendre compte. Ce n'était pas une explosion, mais une sorte de glissement subtil, comme si, d'un moment à l'autre, tout en elle m'était devenu nécessaire. Ce qu'on appelait « nous » n'existait pas encore, mais déjà, sans le savoir, nous avions commencé à écrire ce qui, plus tard, nous manquerait.

Les jours ont suivi, presque insouciant. Des heures passées à s'inventer des habitudes – le vieux cinéma du quartier, ses critiques acérées à la sortie, ma mauvaise foi charmante, selon elle. Et puis ces dimanches matin, quand elle traînait dans ma chemise trop grande, un livre à la main, les pieds nus sur le parquet froid. Le monde, alors, semblait tenir dans cet appartement étroit où rien n'était à sa place sauf nous deux.

Mais déjà, parfois, une ombre passait. Fugace. Une crispation dans le silence, un mot qui heurtait un peu trop. Elle avait cette façon de disparaître soudain, l'air absent au beau milieu d'un rire. Moi, je faisais semblant de ne pas voir. Je me disais que c'était sa manière d'être, cette mélancolie légère qu'elle portait comme un parfum discret. Je croyais qu'il suffisait d'aimer assez pour dissoudre ses absences.

Je me souviens d'une nuit – il devait être deux heures du matin. Elle s'est réveillée en sursaut, le front trempé de sueur. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle a répondu :

— Rien, je suis juste fatiguée.

Mais sa voix tremblait. J'ai voulu insister, poser des questions, comprendre. Elle m'a regardé comme si j'étais un enfant qui n'avait pas encore appris que certaines douleurs n'ont pas de nom. Alors je me suis tu. Et c'est peut-être ce silence-là qui a commencé à creuser la faille.

Le changement n'a pas eu la décence d'annoncer son arrivée. Il s'est insinué entre nous comme une brume légère, d'abord imperceptible, presque poétique, puis plus dense, plus sourde. Les conversations se sont allongées en silences, et les silences, eux, ont pris le poids du non-dit. On s'aimait encore – j'en étais sûr – mais plus de la même façon. C'était un amour qui résistait, plutôt qu'il se déployait. Un amour qui tenait bon, les mâchoires serrées.

Un soir, je suis rentré plus tôt que prévu. Elle ne m'attendait pas. Elle était assise dans le noir, dos à la fenêtre, une cigarette entre les doigts – elle qui ne fumait jamais. La lumière

des réverbères dessinait une lueur pâle autour d'elle, comme si elle appartenait déjà à un autre lieu, à un autre temps. Je ne lui ai rien dit. Je me suis approché doucement, mais elle ne s'est pas retournée. Alors je me suis assis à côté d'elle, et nous avons regardé la nuit ensemble, sans un mot. Ce silence-là n'était plus le nôtre. Il ressemblait à un adieu que personne n'avait encore le courage de prononcer.

Je l'aimais. Dieu, que je l'aimais. Mais j'avais commencé à comprendre que parfois, l'amour ne suffit pas à guérir quelqu'un. Et elle portait en elle des blessures si anciennes, si enracinées, que je n'étais peut-être qu'un témoin impuissant de sa lutte intérieure. J'aurais voulu être sa paix, mais je devenais peu à peu un miroir de ses conflits.

C'était un vendredi soir, en plein cœur de novembre. Dehors, la ville était glaciale, engourdie, couverte de ce brouillard qui avale les contours. À l'intérieur, tout était tiède : la lumière tamisée, les bougies, la soupe qui mijotait doucement. J'avais voulu faire simple, tendre. Revenir à nous. Peut-être, au fond, recoller ce qui craquait. Elle était rentrée tard, les épaules basses, le regard lointain, un sac à moitié ouvert battant contre sa hanche.

Je lui ai souri. Elle a tenté de répondre, mais son sourire s'est brisé en chemin. Je me suis approché, j'ai posé une main sur sa joue. Elle a fermé les yeux un instant. Et ce geste, autrefois si naturel, avait désormais quelque chose d'étrangement solennel – comme un adieu que l'on prononce sans mots.

Nous avons dîné en silence. De temps en temps, elle hochait la tête à une question, ou lâchait une phrase distraite, comme pour me rassurer. Mais tout son corps disait l'inverse : l'éloignement, la fatigue, l'usure. Après le repas, elle est allée s'asseoir sur le lit, dos à moi. Je l'ai rejointe. Je lui ai demandé si elle voulait qu'on parte un week-end, rien que tous les deux. Une échappée. Une tentative.

Elle n'a pas répondu tout de suite. Puis, sans me regarder, elle a soufflé :

— Tu ne comprends pas... Ce n'est pas dehors que je veux fuir.